

d'éléments mauvais produirait une amélioration de la race par sélection artificielle. L'antiquité, plus audacieuse que nous, ne nous a-t-elle pas inconsciemment devancé dans cette voie ?

§ II. — LE CRIME ET L'ATAVISME

Pour une certaine école, le criminel, je le répète, serait un sauvage, un retardé. Mais tandis que les uns le regardent comme sauvage dans ses traits physiques et moraux, les autres n'y veulent reconnaître qu'un sauvage au point de vue moral.

1. — Théorie atavistique, physique et morale

Lombroso, Ferri, Garofalo, Sergi, Bordier, etc., ont soutenu que l'aptitude criminelle est liée à une certaine conformation ou malformation du cerveau, déjà reconnaissable à certains caractères corporels. Le criminel-né, d'après l'École, ne serait qu'un être aberrant parmi les modernes, un représentant des anciens troglodytes sauvages contemporains de l'Ours des cavernes et du Mammouth, et le crime un phénomène réversif ou atavistique, une fatalité par conséquent contre laquelle le sujet ne peut rien ! La variabilité, les croisements à outrance, la sélection naturelle altèrent progressivement les types ; les caractères fondamentaux s'égrènent, la race a vécu. Mais l'hérédité peut accidentellement faire reparaitre et ressusciter le type. Eh bien, le type criminel serait un de ces ressuscités.

Zola s'est inspiré de ces idées dans sa *Bête humaine* où il prête à l'un de ses principaux personnages une brutalité sanguinaire qui se réveille à la façon d'un instinct endormi et réclame, en dehors de toute raison, satisfaction immédiate de ses goûts sauvages et de ses appétits grossiers, — voulant rappeler par là l'âge préhistorique où la bataille inexorable de la vie faisait de l'homme un loup pour son semblable : *Homo homini lupus*.

Mais si l'ancêtre de l'homme était un être voisin des Singes, il a dû être frugivore, par conséquent doux, patriarcal. Dès lors pourquoi nous présenter l'immoralité, la férocité, le crime comme des phénomènes d'atavisme ?

D'après Lombroso, *la tête criminelle* se caractérise par l'asymétrie, le front fuyant, la saillie des arcades orbitaires, le volume énorme des zygomés et des mâchoires, la grandeur des orbites, le type ptéléiforme de l'ouverture du nez, l'appendice lémurien de la mâchoire. Physiologiquement le criminel se distingue par une analgésie congénitale et une obtusion de la sensibilité générale et spéciale. C'est ce que Pauline Tarnowski a également voulu prouver en ce qui concerne l'étendue du champ visuel, de la sensibilité olfactive et gustative chez les femmes criminelles (1).

Mais ce type criminel, en admettant pour un instant qu'il existât, qui nous dit qu'il est plutôt un *type congénital* qu'un *type social* ? En d'autres termes, le type criminel est-il un legs des parents ou des ancêtres, ou n'est-il pas simplement le cachet de gens qui ont des caractères communs parce qu'ils vivent dans des conditions sociales à peu près semblables ?

Nos recherches anatomiques nous ont montré à l'évidence que le type criminel n'existe pas. Ceci ne veut pas dire que la virtualité criminelle ne soit pas inscrite dans la physiologie cérébrale, mais nous ignorons encore, pour employer le langage imagé de Tarde, à quelles « raies spectrales du cerveau » correspond l'aptitude criminelle. Si nous en appelons de Lombroso à Lombroso lui-même, du reste, nous obtenons la même réponse. C'est en vain, en effet, que Marro (2), dans ses recherches sur 542 délinquants piémontais qu'il a comparés à 100 sujets honnêtes de même race, a cherché à soutenir le Maître. Il a trouvé que les anomalies d'origine atavistique ou héréditaire étaient à peu près les mêmes chez les honnêtes gens que chez les criminels ; mais par contre, ses recherches lui ont révélé une prédominance remarquable des anomalies pathologiques, ce qui, pour le dire en passant, renverse immédiatement la doctrine atavistique du

(1) Pauline Tarnowski, *Congrès d'Anthrop.*, de Bruxelles, 1892.

(2) Marro, *loc. cit.*, p. 137.

crime. La plupart des anomalies observées sur les criminels sont d'origine pathologique et se retrouvent chez les hommes les plus honnêtes. Celles qui auraient une origine atavique sont purement accidentelles et n'ont rien à faire avec la nature criminelle de l'individu. Virchow, Lacassagne, Manouvrier, etc., ont réfuté les idées de l'Ecole lombrosienne à cet égard. Kühn, de son côté, a montré que la doctrine de l'atavisme psychique des criminels doit être considérée elle-même comme ne reposant sur aucune base sérieuse.

Que l'asymétrie de la tête existe chez les criminels, rien d'étonnant à cela, car dans plus de 50 0/0 des cas c'est en vain qu'on rechercherait la symétrie parfaite du crâne et du visage. L'asymétrie est donc une règle commune à tous les crânes et à tous les cerveaux de l'humanité, et non pas une disposition propre au criminel.

Que le récidiviste endurci ne rougisse plus, qu'aucun sentiment de pudeur et de honte ne trouble plus son masque, à cela rien d'extraordinaire non plus. La répétition d'actes répréhensibles lui a consacré une seconde nature ; son système nerveux, habitué à se vautrer dans la boue, n'en a plus peur, à cela quoi d'étonnant ? La prostituée a-t-elle peur de la prostitution ?

Colajanni (1) a bien fait voir que les statistiques de Lombroso, Ferri, Marro, etc., sur l'*Uomo delinquente* se contredisent et ne prouvent pas que les anomalies régressives (dégénérés) soient plus spéciales et plus fréquentes que chez les honnêtes gens.

Si d'honnêtes gens, comme il dit, ont les caractères physiques du criminel-né, c'est faire une supposition toute gratuite qu'admettre qu'une force compensatrice, due au bien-être ou à l'éducation, a neutralisé les penchants innés au crime.

Si, d'autre part, le criminel est un arriéré, un égaré dans notre civilisation, qu'est-ce qu'on doit entendre par type supérieur, se demande Colajanni. Est-ce le dolichocéphale blond ? Est-ce le brachycéphale brun ? Gœthe, Locke, Shakespeare, Richelieu, Weber, Catherine II, avaient le front étroit et fuyant ; Beethoven était en outre prognathe ; Kant était plagiocéphale ; Darwin avait d'énormes arcades sourcilières, et Gambetta avait

(1) N. Colajanni, *La Sociologia criminale*, Catane, 1889.

un cerveau de 160 gr. moins gros que celui de Pranzini ! Les nains et les bouffons, vrais types de dégénérés, étaient souvent dotés d'un esprit très subtil, témoins Esope, Socrate, Léopardi. Triboulet est resté légendaire.

« La femme, ajoute Colajanni, qui a les caractères les plus essentiels communs avec le délinquant, est un type de bonté et fournit aux prisons un contingent quatre fois moindre que l'homme. »

Enfin, si les malformations physiques étaient le corollaire d'une dégradation morale, il devrait exister entre le nombre des criminels nés dans une région et celui des exemptés du service militaire pour infirmités un rapport constant ; or, en Italie, la relation que l'on trouve, c'est celle de la misère avec le délit ou le crime. Cette relation amène Colajanni à considérer les *facteurs sociaux* comme les vrais coupables de l'origine du crime.

Bref, l'abondance et la profusion même des caractères, — très diffus d'ailleurs, — que Lombroso et ses disciples ont attribués aux criminels, prouvent assez la faiblesse de ces caractères. Tout ce que l'on pourrait accorder à l'Ecole, c'est que les criminels présentent un plus grand nombre de formes suspectes, de particularités exceptionnelles, de déficiences attribuables à un trouble plus ou moins probable de développement de la tête osseuse, de traits pathologiques ou tératologiques que les têtes quelconques. Mais tantôt c'est une anomalie, tantôt c'est l'autre que l'on trouve. Rien donc dans ces caractères qui puisse faire croire à un type spécifique. D'autre part, on a fait remarquer avec juste raison, que ces anomalies sont encore plus fréquentes dans les crânes d'aliénés que chez les criminels, — et sans pour cela accepter que c'est là une preuve que les criminels sont des dégénérés, — il n'en demeure pas moins que cette simple constatation ruine la théorie atavique du criminel.

L'interprétation tératologique aurait sur l'interprétation atavistique l'avantage d'expliquer entre autres choses, pourquoi la criminalité native est plus fréquente dans les classes pauvres et misérables. Les mauvaises conditions, en effet, dans lesquelles a lieu la grossesse des femmes conduisent bien plus fréquemment que dans d'autres classes à donner des enfants malformés

(Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire). Marro (1) rattache à la vie intra-utérine la plus grande partie des anomalies présentées par les malfaiteurs. On pourrait objecter à l'atavisme moral ce que Féré a objecté à l'atavisme physique, à savoir que les tares qui caractérisent la dégénérescence n'ont rien à faire avec l'atavisme qu'elles semblent plutôt exclure.

2. — Théorie de l'atavisme moral ou bestial

Pour Colajanni (2), le criminel est bien un néo-primitif, un néo-sauvage, un néo-barbare, mais seulement au moral.

Cette théorie suppose que le crime est un phénomène anormal, une sorte de monstruosité, un phénomène psychique dévié, et elle oppose la « race » des criminels à la « race » des honnêtes gens.

Mais cette doctrine manque de critère. Où placer la séparation radicale, absolue, entre l'honnête homme et le malfaiteur ? Le crime plonge ses bras audacieux dans tous les rangs de la société. Combien de criminels sont considérés comme des honnêtes gens, alors que ce sont des escrocs, des faussaires, des habitués des abus de confiance ?

Du criminel fieffé au négociant le plus honnête, il y a toute une gamme. Tout commerçant qui trompe ses clients n'est-il pas un voleur ? Tout épicier qui frelate son vin n'est-il pas un empoisonneur ? Tout falsificateur de marchandises n'est-il pas doublé d'un faussaire ? La haute banque n'est-elle pas de nos jours, hélas ! un infâme tripot où des personnages « bien cotés sur la place » conduisent avec une parfaite impunité une multitude d'honnêtes gens naïfs à la ruine et à la misère ?

Les *fous moraux*, a-t-on dit, sont des *déséquilibrés*, des *impulsifs*, des *obsédés*, des *abouliques*, des gens qui n'ont point de *sens moral*. Mais qu'est-ce qu'un déséquilibré ? Rien n'est

(1) Marro. *Caratteri dei delinquenti*, 1889.

(2) N. Colajanni. *La Sociologia criminale*, Catana, 1889.

plus difficile à définir. Où commence l'équilibre moral ? Où cesse-t-il ?

Pour fonctionner normalement, le cerveau ne doit point se laisser absorber par une idée dominante ; sinon celle-ci fait tout plier à ses besoins, et à la longue devient la souveraine directrice de la conduite sans que rien vienne mettre obstacle à la satisfaction de ses penchants devenus irrésistibles. Un homme séduit une jeune femme, la rend mère et l'abandonne. La victime de cette lâche trahison attend son séducteur et le tue... Le crime est patent et avoué, et cependant le jury l'absoudra. Et quelle défense sera celle de la coupable : « J'étais folle ! »... Une servante empoisonne les enfants de ses maîtres pour avoir le plaisir de sortir et d'aller quérir le médecin ou des remèdes... Une autre cache sa grossesse et tue son enfant aussitôt venu au monde pour cacher sa faute et éviter le scandale... Une autre se fait avorter pour ne pas augmenter sa famille et amoindrir l'héritage de ses autres enfants... Une autre, pour éviter à son fils les maladies vénériennes, l'initie elle-même aux plaisirs de l'amour, et finit par descendre pour lui aux complaisances les plus lubriques... L'amour comme la haine, l'ambition comme la cupidité, le fanatisme religieux comme le patriotisme peuvent engendrer ces idées tyranniques qui conduisent aux crimes les plus abominables, et toujours les criminels de répondre : « Une voix impérieuse me commandait d'agir, je n'ai pas pu faire autrement. »

L'impulsif agit comme mû par une force irrésistible. On a comparé le criminel impulsif, celui que l'on a appelé *faux criminel*, à l'épileptique. Les deux auraient une même origine ; il y aurait chez tous les deux même latence dans l'éclosion des actes, mêmes bizarreries du caractère, même automatisme contre lequel la volonté reste impuissante. Cette analogie entre l'épileptique et le criminel impulsif serait si grande que l'on a pu dire que la plupart des criminels ne sont que des épileptiques du sentiment. (E. Cabadé, *De la responsabilité criminelle*, Paris, 1893, p. 57).

Nous pensons qu'il y a exagération manifeste à vouloir assimiler le criminel, même impulsif, à l'épileptique. L'un est un malade irresponsable, l'autre sait ce qu'il fait, il n'a jamais l'amnésie de ses actes.

Il est une catégorie de sujets jouissant en apparence de la plénitude de leur raison et qui, malgré l'intégrité de presque toutes les facultés intellectuelles et morales, sont poussés d'une façon irrésistible à commettre un délit ou un crime ! Ils résistent quelque temps à la tentation, mais celle-ci est si forte, qu'ils n'ont de repos que lorsqu'ils ont accompli l'acte coupable... Une jeune servante allemande sert ses maîtres avec zèle et intelligence ; un jour elle se jette aux genoux de sa maîtresse et la supplie de la laisser partir de la maison parce qu'elle ne peut plus résister à l'obsession qu'elle a... d'ouvrir le ventre des enfants dont elle a la garde quand elle voit leur chair nue !... F..., ancien zouave pontifical, déjeûne dans une crémerie de la rue Cujas. Tout à coup il se lève, et plonge un couteau dans la poitrine de la jeune fille qui le servait parce qu'il était obsédé par l'idée qu'il devait tuer une femme ! Charlotte Corday, l'assassin de Marat, John Wilkes Booth, le meurtrier du président Lincoln, Louvel, l'assassin du duc de Berri, le misérable mamelouk qui poignarda l'illustre Kléber (1) étaient des impulsifs ; car l'impulsion tient à une déviation de la mécanique cérébrale, mais elle peut être suggérée par nombre de circonstances, lectures romantiques, harangues enflammées, spectacles dramatiques, patriotisme, fanatisme religieux, etc. De toutes ces causes toutefois, il n'en est pas de plus efficaces que l'hallucination. Certains sujets entendent des voix qui leur conseillent de tuer ; d'autres voient devant leurs yeux des images qui arment leur bras et les poussent à frapper. L'hystérique, l'alcoolique, mais surtout l'épileptique sont dans ce cas. Et ce qu'il y a de curieux c'est que l'épileptique en état de *petit mal* ne se rappelle en rien les atrocités qu'il vient de commettre. L'impulsion au suicide, au vol, etc., n'est pas moins réelle. Dans son livre intitulé : *Un Joli Monde*, Macé affirme qu'il existe à Paris plus de 100.000 personnes qui volent par impulsion, fatalement, et sans pouvoir s'en empêcher.

Esquirol a cité une famille où les six enfants se sont successivement suicidés, en dehors de tout chagrin ou catastrophe

(1) Le curé Verger que prit la guillotine, l'assassin de l'archevêque de Paris Sibour, était un exalté, un violent, un mélancolique, comptant dans sa famille huit aliénés ou suicidés (Brierre de Boismont).

financière, causes les plus ordinaires du suicide. L'impulsion au vol chez les femmes enceintes n'a plus besoin d'être démontrée. Le même phénomène peut revenir pendant les époques menstruelles, nouvelle preuve de l'action sur la mentalité d'un simple phénomène réflexe parti des organes génitaux. Motet a cité l'exemple d'un pyromane qui allumait l'incendie à chaque fois qu'un petit verre d'eau-de-vie venait allumer son cerveau ; en un seul jour il en alluma quinze sans rime ni raison ! — Une dame du monde, correcte et réservée, s'arrête tout à coup dans un salon où elle converse avec calme et profère des propos orduriers et obscènes en *rougissant* de ses paroles... Un prêtre monte à l'autel et dit sa messe : tout à coup il s'arrête et profère en pleine conscience de lui-même les plus horribles blasphèmes contre Dieu, la Vierge et les saints... Tel a une tendance invincible à la masturbation ; celui-ci ne peut entrer en érection qu'en évoquant l'image d'un homme nu, et l'autre en évoquant l'image d'une vieille femme ridée couchée dans un lit et coiffée d'un bonnet blanc ! Celui-là n'éprouve de jouissance qu'en déchirant le corps de celle qu'il étroit dans les spasmes d'un amour qu'il consacre dans le sang ; ici, c'est une femme bien élevée qui ne peut rester un instant seule avec un homme sans lui montrer ce qu'Eve cacha avec la main en sortant du Paradis terrestre ; là c'est un homme qui ne peut ériger sans faire toucher à sa verge un soulier de femme, ou c'est M. X... qui attire chez lui les enfants les plus sordides pour simplement leur baiser le phallus ou la vulve avec un cérémonial grave et burlesque ! Ici, c'est un malheureux impulsif qui est obsédé du désir impérieux et irrésistible d'accoster dans la rue toutes les femmes bien mises, à la condition qu'elles aient des bas noirs ; là, c'est un exhibitionniste qui ne peut résister au tyrannique désir de montrer ses « pièces » à des jeunes filles d'aspect honnête, et qui s'éloigne en « se faisant honte à lui-même » (Gilbert Ballet, *Clin. des maladies mentales de l'Asile Sainte-Anne*, Sem. méd. p. 260, 1892).

Je m'arrête. Devant les impulsions sexuelles, on pourrait répéter le mot fameux de Talleyrand : « Tout arrive », depuis la sodomie et le saphisme honteux jusqu'à la coprolalie et la nécrophilie ! Il est clair que les impulsifs sont des déséquilibrés et des abouliques.